

Retrouver la fragrance iodée de la mer,
Griffonner un dessin avec un stylo bille que j'aquarelle,
Fumer une cigarette avec encore le parfum du café dans la bouche,
Se glisser dans des draps frais,
Regarder son bureau enfin débarrassé des piles de papiers,
Déguster une bière bien fraîche après une journée de randonnée,
Fendre la mer en crawlant vers le large,
Faire une partie d'ambassadeurs après un bon dîner,
Rire avec des amis,
Humer l'odeur de la terre après la pluie,
S'imprégner du parfum d'encaustique d'une vieille maison,
Partager l'émerveillement d'un enfant à la Ménagerie du jardin des Plantes,
Se plonger dans un livre dans le métro et tout oublier ...même la station,
Recevoir une carte illustrée de croquis d'un ami parti sur le chemin de St-Jacques,
Contempler un coucher de soleil,
Prendre la photo d'un monument doré par la lumière sur un fond de ciel gris foncé,
Arriver enfin au col après une dure montée sur le sentier en lacet,
Conduire sur une petite route de campagne,
Danser le rock,
Ecouter des immigrés qui viennent de l'autre bout du monde,
Marcher dans le sable chaud,
Rencontrer des Touaregs au milieu du désert,
Se doucher sous une cascade,
Ecouter le Masque et la Plume le dimanche soir,
Assister à des courses de vaches dans des arènes du Gers...

Béatrice Brillion

Prendre le petit-déjeuner dans le silence en contemplant le jardin. Marcher au bord de la mer, regarder le ciel, observer la forme des nuages. Traverser un sous-bois où filtrent quelques rayons de soleil. Cueillir des mûres en bordure d'un chemin, les manger aussitôt. Regarder un arbre. Boire une coupe de champagne, et être aussitôt grisée. Esquisser quelques pas de danse. Rire avec ses copines. Parler avec humour. Acheter un cornet de glace au café par une chaude journée estivale. Recevoir une carte postale avec une vue inattendue. Nager dans l'océan après avoir été submergée par les vagues. Déambuler dans les allées ombragées du Père Lachaise ou de l'Arboretum du Bois de Vincennes. Lire avec délectation « Sido » de Colette. Le jour de son anniversaire, découvrir les grottes de Lascaux (copie IV). Et se demander pourquoi avoir tant attendu. Regarder un film de Gabin ou d'Hitchcock le soir sur son écran d'ordinateur. Aller au théâtre revoir *La Cerisaie* de Tchekhov. Chaque jour à midi quarante-cinq ne pas rater le jeu des mille euros sur France Inter. Tout en conduisant, saisir du coin de l'œil les couleurs automnales, les dégradés de vert. Seule, écouter de la musique, et arriver à destination, attendre la fin du morceau avant d'ouvrir la portière. S'arrêter devant la vitrine des agences immobilières et comparer les prix des maisons entre Paris et la Province. Faire des mots croisés dès que démarre le train. Marcher dans la rue, observer les gens petits et grands ou faire une rencontre insolite brève ou longue. Suivre des yeux l'allure élégante d'un cheval. Croiser le regard mélancolique d'une vache. Parler au téléphone avec son cousin viennois moitié allemand moitié français. A l'approche du Nouvel An faire de petites aquarelles et les envoyer à ses amis. Le matin arroser les fleurs sur le balcon, et jour après jour les voir s'épanouir. Chantonner avec la pluie. Après le solstice d'hiver suivre impatiemment l'allongement des jours. Apprécier les moments de solitude. Marcher sur la neige qui vient de tomber ou sur un tapis de feuilles mortes. Ecrire à la main ou sur son ordinateur tard le soir, tôt le matin. Retrouver les traces de certains moments du passé. Redécouvrir la saveur d'un plat aimé dans l'enfance. Recevoir des nouvelles d'amis de longue date. Avec le parfum des lilas se rappeler que nous sommes au printemps. Contempler un coucher de soleil. Se laisser surprendre par le lever de la lune. Suivre la ligne des étoiles puis s'endormir. Se réveiller le matin. Au moment de sortir, jeter un coup d'œil sur le portrait de sa grand-mère désormais toujours jeune et que l'on n'a jamais connue.

Florence Albré.

Etre profondément égoïste.
Converser avec de parfaits inconnus rencontrés aux supermarchés, dans le bus.
Regarder les jeunes qui démarrent en trombe pour attraper le tram
et me clouent sur place.
Observer les pigeons du Parc St Roch, les personnes qui les nourrissent,
les quatre poules qui squattent le dernier lot où j'habite,
suivies d'un couple d'hirondelles.
Boire du vin chaud Place Carnot et écouter le carillon de l'église St François.
Jouer au grand Mikado ou au Risk les soirs de diffusion de matchs de football
à la télévision.
Acheter un grand cornet de frites maison chez Zouba,
dont le propriétaire est égyptien.
Sortir en pyjama sur la terrasse et prendre le petit déjeuner.
Remettre à demain, à la semaine prochaine, ce que je peux faire aujourd'hui.
Téléphoner à ceux dont la voix me revigore toute la journée.
Comprendre et rire de la publicité à la télévision.
Dormir avec mon chat blotti contre moi.
Vagabonder dans l'appartement, me laisser aller à mes envies.
Récupérer tous les restes de laine, fabriquer un nouveau tricot
en mélangeant deux laines différentes sans savoir à l'avance le résultat.
Marcher, beaucoup marcher, visage dans la lumière.
Me reposer sur les dalles et tombes du cimetière protestant protégées
par les fusains érectiles.
Ecouter les soirs de beau temps, les voix feutrées des voisins qui me parviennent.
Pratiquer le qi-gong ou le tai-ji, emmitouflée, par des températures glaciales.
Etre dans le déni pour ne pas prendre de décision.
Me balader dans la vieille ville, guide touristique en main.
Préférer la place de la comédie noyée au milieu des badauds.

Laure Proust

Le soleil qui se couche, le rougeoiement à l'horizon, le claquement du bouchon de champagne en préambule à la nouvelle année, une voiture qui du lointain me dépasse, le crissement du gravier, les graines de cacao, le croquant de la salade verte mêlé au fondant de la pomme de terre chaude, les rêves, les cauchemars, le tricot, un pull orange, l'œil attentif de ma grand mère, les pies qui jacassent.

Les ruisseaux bouillonnants, les tranquilles larmes du citron qui se déploient en volute, un thé brûlant, le tourbillon du vent, les coques de noix, l'étincelle du désir, le tic-tac de la pendule de la salle à manger, la caresse du rideau effleurant ma joue d'enfant, des amandes grillées, les arômes de café exhalées par les fenêtres des pavillons de banlieue, un matin d'été, ma première nuit blanche, la comtesse de Ségur, Sophie, le sel. Le sable et la mer qui roule, gronde et se retire, le chant du merle dès l'aube, la complicité, les cacahuètes, Blade Runner, la pluie bleue, sensuelle, une ombre dévêtue, un corbeau qui croasse, des champs nus, caresses du brouillard, hiver crépitant, l'impatience à déchirer la pelure brûlante des châtaignes grillées et les cerises en abondance, les lèvres rouges, gourmandises, un rayon de soleil au travers du feuillage, éblouissement.

Anne Tasso

Sel de la vie, petits grains à facettes taillés comme diamants roses du sel de l'Himalaya. Piquants, astringents si l'on insiste, translucides, lisses et traîtres, petits pics accrocheurs, doux aux papilles ou regippants, comme faces des montagnes de la vraie vie. Le marchepied du train qui s'en va à Paris, une heure de lecture tranquille, détricotage des petites et grandes vies des compagnons de voyage, ce qu'ils font dans la vie, quel âge ils ont, Paris, l'entrée dans le silence de la salle à l'Épée de Bois, voix feutrées des comédiens qui répètent, Mezzanine baignée de l'odeur du café, petites douceurs sous l'oeil de bœuf, début d'automne, couleurs, feuilles envoyées au tapis par le vent de novembre, odeur du feu de bois ; plaisir de se glisser dans un lit douillet sous le floffy d'une couette moelleuse, s'endormir quand on est bien fatigué, ouvrir son livre là où on l'a laissé la veille, s'étirer de bien-être, regarder tomber la neige, froufrou des flocons dans le silence de la montagne, première gorgée de Chablis le soir à l'apéro, chocolat chaud et bien épais quand on rentre de randonnée, acidulé du limoncello à une terrasse dove parliamo l'italiano, fumée blanche qui sort des cheminées en hiver comme dans les contes de fée, câlin du matin au réveil d'une petite fille à la peau toute douce, Patricia Petibon qui chante Melancolia, chaleur de midi dans un désert brûlant où le silence crépite, nuit sous une voûte étoilée où le vent parle à nos yeux écarquillés, odeurs du matin à Essaouira, bleu de Sidi Bou Saïd, ocre des dunes de la Tadrart algérienne, coucher de soleil violet dans le piquant de l'automne des Basses-Alpes; regarder vivre ses plantes , soigner son jardin, une bonne bière après l'effort une fin d'après-midi d'été, bruit de la pluie sur le toit de tôle de la cabane de jardin, se gorger du jus dégoulinant d'un fruit frais, apercevoir le vol furtif et rare d'une chouette effraie à la tombée de la nuit, plaisir de finir un gros ménage et une tonne de rangement, soulagement quand on croit qu'on a fait une connerie et que finalement c'est pas grave, aller chercher quelqu'un à la descente du train ou à l'aéroport, manger un bon plat d'hiver quand il gèle dehors ou une salade bien fraîche en terrasse l'été, parfum suave d'un homme qu'on vient de frôler dans la rue, se comprendre avec les gens sans prononcer un mot, avoir des fous rires qui font mal au ventre, marcher dans le foin sec, respirer l'herbe fraîchement coupée, regarder tomber la pluie, rester chez soi sans avoir besoin de sortir, être en tête à tête avec son chat qui vous fait la conversation et vous tient chaud, faire les boutiques vintage et tomber sur la pépite que personne n'avait vue, se faire faire une chouette coupe de cheveux, aller visiter la maison et le jardin de Colette dormir la fenêtre ouverte et écouter le vent de la nuit, se sentir bien dans des nouveaux vêtements, faire une affaire en achetant un truc qu'on aurait payé très cher ailleurs, découvrir dans un tiroir un objet qu'on n'avait pas vu depuis longtemps, refermer un livre adoré et se sentir un peu sonné,

descendre dans sa cave qui sent bon la cave, faire les gelées de framboise et groseilles quand l'été des abeilles palpite, aller voir des copains à La Rochelle, se balader au Havre, se retrouver après des années comme si on s'était quittés la veille, lire un polar et le quitter à regrets, regarder une série policière islandaise, commencer un nouveau mots croisés de Télérama, sortir d'un gros rhume et savourer la première nuit où l'on peut à nouveau respirer, recommencer à tricoter des mitaines, faire du point de croix, jouer de la flûte, raconter l'histoire de Robert Poutifard aux petits enfants, préparer Noël, regarder la lune, se perdre dans le ciel, écouter bramer les cerfs dans la forêt profonde, marcher la nuit dans les bois, écouter le silence...

Michèle Ligneau

Tout commence par une salade de pains perdus, dans une gare, au hasard !

Le cliquetis de la montre - gousset. Sur les quais. Il compte, barbichette et haute forme. Trois mille, trois cent, trente et un, trois mille, trois cent cinquante sept, trois mille, deux cent vingt deux.

Elle tire la chevillette. Des pains perdus, il n'y en a plus.

Trois mille sept cent quarante quatre !

Ca suffit ! Deux index, deux bouchons. Quatre pattes. Un lapin tout blanc !

La fillette, œil circonflexe, se fige. Le lapin sur ressort, glisse du chapeau. Escapade.

Trois... locomotive entre en gare, mille... contrôleur - sifflet strident, quatre...

Horloge tic tac tic tac tic tac. Lapin pressé. Fumées. Embrouillardises ...

Un terrier, une pendule, une galerie. Il s'enfuit !

Elle suit, mille pas, mille vaches, mildiou !

Des pierres, des pavés, des cailloux.

Elle ramasse. Gomme le chemin.

Perdue dans la forêt noire, crème anglaise et fruits rouges, sa robe déchiquetée !

Se cacher ? A l'heure du goûte ?

Cartes envolées. Service à thé emporté.

Coque de noix. Elles ondulent ! L'océan roi au cachot. Matelot cachotier.

Ailleurs, elle s'échappe ...

Ailleurs, enchantements ...

Ailleurs, un train sifflera, trois miiiiii....

Tout finit par une salle des pas perdus, à la gare Saint-Lazare.

Anne Tasso

Quel est votre ailleurs ?

Ailleurs, quel mot bizarre... se terminant par un s comme si ailleurs ne pouvait être que pluriel. Pour moi il l'est. J'ai passé une grande partie de ma vie dans les ailleurs...mais peut-être que je confonds voyages et ailleurs.

Les deux questions que l'on m'aura le plus posées dans ma vie sont « Tu reviens d'où ? » et « Quel est ton prochain voyage? ». Bref, pour les autres je suis la femme d'ailleurs.

Je perçois cette attirance pour l'ailleurs comme une richesse, la curiosité de la géographe, de l'auteur de guide touristique insatiable dans sa découverte de nouvelles contrées, de paysages variés et surtout de rencontres.

Mais parfois ma quête de l'ailleurs me fait plus penser à une fuite : fuite de la solitude, de l'effort.

Un ailleurs près de chez moi

Toutes les semaines je m'offre un ailleurs à dix minutes à pied de chez moi, rue Pitard dans le 15^e arrondissement de Paris. Au rez-de-chaussée d'un immeuble moderne je pousse la porte et me voici au milieu d'étrangers venant du monde entier. Je m'installe dans la salle des ordinateurs. Pour le moment c'est vide mais dans une demi-heure on pourra à peine circuler dans la pièce remplie de poussettes et de valises. La plupart des familles qui viennent ici ne sont pas logées ; elles errent dans les rues, dorment dans les gares ou sont exceptionnellement hébergées la nuit dans les urgences des hôpitaux quand il fait froid. Tous les matins parents et enfants viennent ici avec leurs bagages pour quelques heures, prennent un petit-déjeuner, se douchent, lavent leur linge.

Une femme africaine s'approche timidement « je ne sais pas comment taper un texte sur l'ordinateur, vous pouvez me montrer ». Elle s'appelle Lady et vient de Côte d'Ivoire. Deux petites filles de 9 ans s'installent devant l'ordinateur voisin, l'une est Guinéenne, elle ne parle que le néerlandais mais ça ne lui pose pas de problème pour discuter avec sa nouvelle amie, une Arménienne élevée à Berlin qui s'exprime en arménien et en allemand. Les voici lancées sur Internet à la recherche d'un jeu. Sur le troisième ordinateur un Roumain se branche sur Facebook pour trouver les justificatifs de ses allocations familiales, tandis qu'à côté une jeune femme kabyle allaite son bébé d'un mois en consultant son site mail. Un grand Africain me demande s'il peut laisser son bébé dans la poussette derrière moi. Il est mauritanien, sa jeune femme le rejoint avec un petit garçon. Suit une famille du Bangladesh. Le père veut imprimer leurs actes de naissance. Enfin voici Gabriel, notre ange, un bel adolescent ukrainien qui malgré sa surdité arrive à communiquer avec tous grâce à la langue des signes.

Trois heures ont passé. Tout le monde repart, j'éteins les ordinateurs. C'était un mardi matin chez Emmaüs où je me rends toutes les semaines à la rencontre d'une multitude d'ailleurs, de vies croisées.

Béatrice Brillion

Le Bout du Monde

L'autocar les déposa à Cerbère. Ils s'attardèrent un moment sur une petite place bordée de palmiers devant une immense encre marine posée là comme une sculpture contemporaine. Le long de la route quelques immeubles de trois étages serrés les uns contre les autres, avec leurs façades de différents ocres. Une enseigne de restaurant : « Le Bout du Monde ».

Ils firent quelques pas sur la plage de galets, déserte en cette saison. Puis ils traversèrent, par la rue principale, la petite ville aux volets clos. Ils longèrent alors la voie ferrée en surplomb tout en remarquant quelques villas typiques et surannées de l'autre côté de la route. Apparut bientôt à leurs yeux la haute façade toute blanche d'un étrange bâtiment dont la forme évoquait celle d'un paquebot, la proue orientée vers l'Espagne. C'était l'Hôtel Belvédère du Rayon Vert.

Il était un peu plus de 15 h lorsque le jeune couple « sonna » à l'interphone. La gardienne ouvrit la porte. Après les quelques formalités d'usage, elle les conduisit à la chambre qu'ils avaient réservée pour la nuit. Ils trouvèrent amusants le mobilier des années trente et le carrelage à l'ancienne. Une petite plaque indiquait que Mistinguett et Maurice Chevallier avaient occupé cette chambre. Ils sortirent sur le balcon et apprécièrent l'aspect tout à fait insolite de la voie ferrée juste en contre bas.

« Vous êtes donc arrivés par l'ancienne route de Perpignan ? Maintenant si vous êtes prêts, je vous emmène pour la visite du navire ! Construit d'après les plans d'un architecte perpignanais qui s'est inspiré de l'architecture navale »

Ils descendirent au premier étage dans la salle de restaurant aux larges baies vitrées avec de grandes tables rectangulaires garnies de nappes blanches. Et contemplèrent un moment la mer qui se confondait alors avec le ciel. Tout en passant d'une pièce à une autre, cette femme volubile qui habitait les lieux, la cinquantaine, cheveux courts et blonds, leur raconta, ponctuée d'anecdotes personnelles, l'histoire de l'Hôtel du Rayon Vert.

Dans ces années- là, Cerbère était le lieu de transit pour les personnes et les marchandises entre la France et l'Espagne. Les voyageurs devaient parfois patienter deux ou trois jours, le temps de changer les essieux, l'écartement des voies étant différents de chaque côté de la frontière. L'hôtel fut alors construit de 1928 à 1932 pour une clientèle aisée. En style art déco, il comprenait 25 chambres. Dès le début, il était considéré comme le palace le plus moderne d'Europe. Ce fut de courte durée car avec le déclenchement de la guerre civile espagnole en 1936 la fréquentation de l'hôtel déclina. Ils se trouvaient à présent dans l'ancien casino et son fumoir ; ce qui les fit sourire. Ils traversèrent la salle de lecture et la bibliothèque où il n'y avait plus aucun livre puis la salle de jeu et le bar. On peut actuellement y acheter des Teeshirts avec une photo imprimée de l'hôtel pour payer sa chambre. Il espérait gagner la main d'une habitante de Cerbère dont il était amoureux.

Sur la plupart des murs, des fresques un peu effacées avaient été peintes dans les années cinquante par un artiste résidant à l'hôtel. On peut découvrir son portrait dans la salle à manger et on la reconnaît aisément dans tous les portraits de groupe ayant pour thème des scènes villageoises. Dans chaque pièce, comme dans la chambre, le carrelage d'origine, avec motifs et couleurs différentes, a été conservé. Ils passèrent par un couloir aux murs placardés d'affiches de vieux films à succès et découvrirent une splendide salle de cinéma de deux cents places où chaque année en octobre, se tiennent « Les rencontres cinématographiques de Cerbère-Port-Bou ». Ils firent un selfie en compagnie de leur guide sur une terrasse dotée d'un escalier à double volée pour accéder au court de tennis jadis installé sur le toit. « Dans le hall vous pourrez encore voir les photos de la grande époque de l'hôtel! ». Ajouta-t-elle avant de les laisser regagner leur chambre.

Florence Albré

Ailleurs c'est loin mais il suffit d'un pas de côté et on y est.

Aïe ! Heurt ! Ca fait mal. L'ailleurs titille, fourmille, frétille, défibrille, jamais ne roupille, l'ailleurs picote, asticote, monozygote, clapote, complote, il met à vif, à coups d'éperons. Fuite en avant, cabrages, abordages, naufrages, placages, trucages, vrillages.....

« Ailleurs c'est un tour du monde, une frontière entre le voyage et la maison, un mot dit par un couple qui ne s'aime plus » dit Margot la petite fille.

Ah ! Hi ! Heure après heure le temps coule à flot et jamais ne revient ni ne retient l'instant si précieux. S'accrocher au présent, oublier le passé, se souvenir du futur avant qu'il ne s'enfuit. Ne pas s'éloigner. Oublier le pas de côté, le point de côté torpille le marcheur d'ailleurs.

Michelle Ligneau.

Mon ailleurs-1

Lundi 13 novembre 2017,
Centre Médico Pédagogique, Chemin du Moulares
34000 Montpellier

- Vous avez demandé à nous voir. Quel est votre souci?
- C'est mon ailleurs.
- Décrivez le moi.
- Je...c'est...comme un aspirateur.
- Ca se manifeste comment?
- Il est toujours là, dans l'ombre. Il m'attend. J'ai beau lui tourner le dos, il est encore là, je le sens. Et c'est plus fort que moi, je prends des rendez-vous avec lui. Je lâche ce que j'ai à faire pour le retrouver.
- Et quand vous ne le retrouvez pas?
- Il se venge. Je laisse les clés sur la porte d'entrée, la carte bleue dans le distributeur.....Ca n'arrête pas.
- Vous êtes seule à le retrouver?
- Oui. Partager, vous voulez dire? Le chat peut-être.
- Qu'est ce qui vous inquiète?
- Je suis tête en l'air.

Mon ailleurs-2

Mon ailleurs toujours présent, toujours là. Dès le matin au réveil, il ralentit mes mouvements, mes pensées. Compter au moins deux heures pour le petit déjeuner et la toilette. Dans la journée il s'incruste dès que mon attention se relâche, et le soir, mon contrat social rempli, il m'habite corps et esprit.

Je le préfère quand, entourée de proches, assise à une table, accompagnée de sa présence, je les regarde, bercée par leur voix que je n'entends pas.

- Ah, te voilà, tu as mis du temps à venir. Ne serais-tu pas un peu jaloux? Rassure toi, nous c'est la colle. Tu peux me lâcher la grappe. Et puis regarde, ce sont mes amis. Ils prennent soin de moi. Oui,

Je sais, pas comme toi, le toujours dévoué, le toujours là, mon amour. Je ne peux pas te tromper. Je ne suis pas magicienne. Celui-là? Le petit nouveau? Kévin? C'est le compagnon de ma nièce. Il est jeune. Tu ne vas pas t'y mettre. Il est jeune, beau, intelligent, beaucoup de charme et toute la vie devant lui. Il n'y a rien à faire, tu ne veux pas partager. Oui, je t'écoute.

- Couchée sur les genoux de ta mère, accompagnée de ta tante Lucette, toutes les deux assises sur une couverture, les yeux mi-clos, tu les regardes. Tu entends? La rivière murmure. L'herbe est fraîche.]

A table, les verres tintent. La conversation s'anime.

Oui? Excusez-moi, j'étais ailleurs.

Laure Proust

- D'ailleurs, d'où venez-vous ?
- Excusez-moi, j'ai mal compris votre question, ce métro est tellement bruyant.
- Ne le prenez pas mal, je ne cherche à vous offenser d'aucune façon. J'ai cru déceler une pointe d'accent dans votre voix. Rien de désagréable, au contraire, un coté légèrement chantant.
- J'ai effectivement grandi dans un autre monde totalement étranger... Etes vous tenté par une petite devinette ? Si vous me dites d'où je viens, si je vous dis qui je suis, alors nous saurons où nous allons.
- Vraiment je ne vois pas. Je n'entends chez vous aucune musique particulière, ni allemande, ni anglaise, ni italienne, ni arabe, ni turc, d'ailleurs je ne connais pas le turc. On entend tellement de nouvelles langues dans le métro de nos jours, que l'on est vite perdu.
- Ecoutez, mon cas est assez simple puisque j'ai la chance d'avoir été nourri à deux langues maternelles, le français de ma mère, et le hongrois de ma grand'mère qui m'a longtemps élevé chez elle à Budapest.
- C'est inouï, mon père qui porte le prénom d'Ichti est également originaire de Budapest. Ce grand gaillard, qui déborde de chaleur et de sympathie, avec son grand front dénudé, a toujours refusé de nous parler dans sa langue.
- Mais comment ça ?
- J'imagine qu'en quittant son pays par le dernier train qui filait à l'Ouest avant l'arrivée des Russes, il a voulu tourner la page pour de bon.
- Dites moi un peu, je vous sens très attaché à vos racines hongroises : de quel côté penchez vous ? Buda ?
- gagné et vous êtes plutôt Pest ?
- tout juste ! Il nous reste à partager un pont
- et le Danube qui nous nous aspire vers notre avenir

Thibaut de Monts

Cliveden le 5 octobre 1927

Cher Sir Lawrence

J'ai l'impression de me réveiller d'un songe de sable, de dunes, de chevauchées à dos de chameaux. Votre ouvrage « la révolte du désert » m'a tout simplement transportée ailleurs et je m'éveille tout étonnée de contempler par la fenêtre de mon boudoir le parc de Cliveden s'étendant à l'infini, symphonie de verts et de teintes automnales. J'entends les chiens de Lord Astor et de son équipage revenir de la chasse au renard. Comme tout cela semble vain quand on sort de la lecture de vos affrontements avec les Ottomans, de vos séjours sous les tentes bédouines, de vos longues discussions avec le prince Fayçal.

Sir Churchill m'avait longuement parlé de son conseiller au colonial office, de votre rôle...mais je n'imaginai pas que vous ayez pu ainsi vous fondre parmi les combattants arabes, seul Anglais, parlant leur langue, portant leur costume et chevauchant leur monture.

Lors de notre rencontre à la Chambre des communes vous étiez sanglé dans l'uniforme britannique qui vous sied fort bien...mais votre regard était ailleurs, nostalgique des grands espaces. Parfois j'ai moi même cette nostalgie quand je repense à mon Amérique natale ou à la traversée de l'océan pendant des jours et des jours.

Je rentrerai bientôt à Londres et je serais fort heureuse que vous m'accordiez une visite. J'aimerais vous entendre parler de ces contrées arabes et ottomanes et de leurs conflits qui sont toujours d'actualité.

Lady Nancy Astor

Karachi le 20 décembre 1927

Chère Lady Astor

J'aurais été fort heureux d'honorer votre invitation à Londres mais me voici bien loin. Votre lettre après un long périple en Angleterre puis sur les océans a fini par me parvenir à Karachi où je réside actuellement. Après la parution de mon livre « La révolte du désert » je me suis de nouveau engagé, ainsi suis-je aujourd'hui en poste dans l'Empire des Indes.

Votre lettre et vos réflexions sur mon livre m'ont été droit au cœur. Vous avez été conquise par le désert et ces rudes relations masculines. C'est dire quelle femme vous êtes. Nous sommes tous deux de la famille des aventuriers. Peut-être cela vient-il de nos origines. Vous Américaine, moi fils illégitime du baronnet de Westmeath, un comté à l'ouest de Dublin.

Cette année 1927 aura été riche en événements et la nouvelle dénomination de notre pays « Royaume Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord », reconnaissant enfin l'indépendance de l'Irlande, m'a particulièrement touché. J'ai suivi de près les événements de la guerre d'Indépendance comme je suis aujourd'hui de loin ce qui se passe en Syrie avec les nationalistes arabes. Décidément nous vivons une époque où les rapports de force et les changements de frontière vont bien vite. J'essaie de me tenir informé de ce qui se passe en Europe et suis particulièrement curieux d'en savoir plus sur l'évolution de l'Allemagne, sur les suites de la visite de Sir Churchill à Mussolini, mais les nouvelles arrivent ici avec des mois de retard.

Karachi n'a que peu de points communs avec les pays arabes même si la plupart des habitants sont musulmans et ont de nombreux échanges avec les pays du golfe Persique. Dans ce port très animé, d'où sont exportés les céréales, les épices, les minéraux du Penjab et de l'Afghanistan, la population est un curieux mélange de peuples de religions et de langues variées. Les marins yéménites y croisent les rudes montagnards venus du Nord. Cet aspect là me passionne.

Je vis dans une grande demeure entourée d'un agréable jardin avec une pelouse digne des Cotswolds dont prennent soin des jardiniers enturbannés mais je souffre terriblement du climat si chaud, si humide, si étouffant. Grâce à Dieu il m'arrive de faire des missions dans le Nord dans les prodigieux paysages de l'Himalaya parmi les Pachtounes, des hommes fiers, des guerriers qui me rappellent mes compagnons arabes. Je parcours ces montagnes à cheval à la tête d'une petite « armée » de soldats de diverses origines et il nous faut souvent intervenir dans les conflits entre les différentes tribus. Cependant le désert de sable de l'Arabie, la confrontation avec l'infini me manquent.

Chère Lady Astor vous avez certainement rêvé d'être un homme et vous avez prouvé que vous en aviez l'étoffe, l'envergure, en devenant notre première femme élue à la chambre des communes. Vous devez être très bien informée de ce qui se passe dans la sphère politique et je vous serais fort reconnaissant si vous acceptiez que nous ayons une correspondance régulière, même s'il faut un certain temps pour que nos missives parviennent à nos adresses respectives. Un aéroport vient d'être construit à Karachi et peut-être pouvons-nous rêver de quelque « aéro postale » dans l'avenir.

Je vous prie de bien vouloir croire, chère Lady Astor, en l'assurance de mes sentiments respectueux.

Thomas Edward Lawrence
Archives Béatrice Brillion

Jeudi 16 Juillet 1914

Cher Carl Gustav,

Pardonnez mon audace de vous appeler ainsi, par votre prénom. Nous ne nous connaissons pas encore, il est vrai. Mais, comme vous pouvez l'imaginer, pour moi, Gustav ne peut s'accompagner autrement que d'une certaine tendresse. D'une certaine confiance, aussi.

Il m'arrive de me sentir enfermée, prisonnière d'un monde qui me voit sans me connaître. Hier était un jour de chaos. Un jour où le désir de fuir est si grand, si impétueux, que j'en suis réduite à lui obéir, malgré moi. J'ai quitté mon appartement au petit matin, n'emportant qu'une simple valise. Croyant apercevoir, en de brefs éclairs, qui d'un visage connu, qui d'une silhouette d'un amant jaloux, j'ai profité de la foule estivale, pour m'échapper, en catimini. C'est dans un état d'extrême fièvre que j'ai pris un billet pour Zurich. Fièvre qui ne m'a pas quittée, malgré ces longues heures à observer le défilement incessant du paysage, sans jamais pouvoir en saisir l'inévitable transformation.

Dès mon arrivée, j'ai pris pension à l'auberge « Au gré du vent ». Je dois dire que ce nom me sied à ravir. Mon âme n'est que fêtu de paille, portée par le vent de la passion. Non pas une simple bourrasque mais un ouragan. La seule idée de vous voir très bientôt m'a privée de sommeil jusqu'à l'aube. L'excitation nocturne à son comble a fini par céder à la fatigue du voyage.

Je vous écris depuis ma chambre, avec vue. Une belle étendue d'un bleu sombre, à peine froncée par le souffle de la bise. Au loin, la silhouette d'un pêcheur sur une barque. Ils glissent tout deux, paisiblement, ondoyant au fil de l'eau. J'admire cette tranquille solitude. Les sommets alpins dessinent avec délicatesse un horizon majestueux, blanc-bleu tendre, insaisissable. Minuscule parmi les géants, l'homme tire légèrement sur le fil de sa canne à pêche. Une ridicule apparaît, fragile. Elle suit, en circonvolution, un chemin connu d'elle seule. Suis-je au Paradis ?

Trop d'émotions, de ravissements, sourd en moi une funeste allégorie. La crainte du pêcheur de rentrer la besace vide. Son épouse dans l'attente impatiente du retour. Des bouches enfantines, affamées. Une mouche accrochée à l'hameçon, happée par un sandre. Le bref éclair de la douleur précède l'asphyxie. Plus loin, le soleil dardant, une avalanche. Des randonneurs imprudents, ensevelis.

Derrière le calme apparent d'une nature débonnaire se joue des drames singuliers, par milliers. Les premiers émois d'une passion amoureuse telle une résurrection, ouvre la voie à la possession, la jalousie, la suspicion, la brutalité parfois.

J'ai le sentiment de n'être qu'étrangère à moi même. Que suis-je si ce n'est l'objet d'une passion ? L'objet de feu mon mari, de mes amants ? Kokoshka me voue un amour exalté. Je m'y sens comme prisonnière. Cette relation devrait m'apporter félicité. Je suis portée par la mélancolie. Suis-je réellement disposée aux sentiments amoureux ?

Accablée par le spleen, mon Gustav m'offrait ces mots¹ d'apaisement. « Ne te laisse pas égarer lorsque l'esprit de négation retombe sur toi et que l'espace d'un moment ton chemin se dérobe à ta vue. Ne crois jamais que le positif disparaisse. Pense plutôt que le soleil s'est caché derrière un nuage, que momentanément tout est sombre, froid et malveillant, mais qu'il va bientôt se montrer à nouveau ».

N'était-il pas là, la bienveillance même, mon cher Gustav ? Indulgent et autoritaire, il l'était. Mon amour pour lui en était imprégné. Un jeu de contradictions. Il me manque. Son désir de grandeur, de dépassement de soi me manque également. Je voudrais m'ouvrir à moi-même, effacer les limites qui me sont imposées et me sentir enfin libre. Je viens vers vous avec humilité. Je veux retrouver ma joie de vivre, celle de mon enfance, innocente et sans carcan aucun.

Andréas Flienner que vous avez traitée l'an passé, m'a écrit tout le bien de votre cure analytique, de votre écoute et des biens faits que vous lui avez prodigués. Je veux être votre patiente dont vous calmez les ardeurs impatientes. Entre vos mains, je veux recouvrer la paix intérieure.

Je suis ici, sans obligation aucune, votre heure sera la mienne.

*Bien à vous,
Alma Malher*

¹ Lettre 35, Vienne 6 juin 1904

Samedi 20 Juin 1915

Dr Jung,

Je me permets de vous écrire, car je viens d'apprendre que vous traitiez Mme Alma Schindler-Mahler pour mélancolie aggravée.

Ne vous méprenez pas sur mes intentions. Alma m'a quitté depuis plusieurs mois. C'est donc en toute objectivité que je vous écris.

Alma et moi, nous nous sommes aimés avec passion. Elle fût mon amie, ma muse, mon Eurydice. Elle était et reste l'amour de ma vie. La bonne fée nature s'est agenouillée au pied du berceau de cette enfant, belle, lumineuse, amusante et si intelligente.

Comment a-t-elle pu vous faire croire qu'elle était affligée de mélancolie ? Extravagante, elle l'est, désespérée certainement pas.

Sa folie se niche dans son désir de conquérir la puissance des hommes qu'elle admire. Un appétit souverain, impéieux, animal. Une fois la conquête établie, tel un général sur son champ de bataille, elle détruit.

De nombreux cœurs se sont brisés à la douceur angevine de son visage, à la fragile tendresse de son regard, au cristal de ses éclats de rire. Klimt, Zemlinsky, Malher qu'elle trompa sans vergogne avec Gropius. Elle était veuve lorsque je l'ai rencontrée. Mais, je n'étais pas le premier. Il y eut avant moi, ce cher Dr Kammerer.

Docteur, tout comme vous.

Eperdu, fou amoureux d'elle, il sollicita son aide pour des travaux de recherche en biologie. Sur des mantes religieuses ... Quelle ironie du sort !

L'observation de son propre reflet dans les agissements assassins de ces femelles insectivores fût fatale à leurs ébats amoureux.

Je lui ai tout donné, mon cœur, mon corps, mon âme. J'ai caressé ses lèvres de mes mots. Ses courbes enchanteresses, de mes pinceaux. Je lui ai offert mes plus belles œuvres.

*Elle fût l'ange qui m'ouvrit les portes de l'enfer. Ma vie, un chaos !
Qui sera le prochain ? Vous ?*

Méfiez-vous, Dr Jung ! Cette femme est une ensorceleuse ! De ses charmes, vous serez épris et quand votre âme vous lui aurez fait don, elle la piétinera, telle une misérable blatte.

N'imaginez pas que ce soit la rancœur ou la jalousie qui me fait écrire cette lettre. Non, en aucun cas. J'ai pitié de votre condition d'homme admirable et admiré. Votre puissance est votre talon d'Achille, Dr Jung, la faiblesse qui vous anéantira, si vous n'y prenez garde.

O. Kokoschka

PS :

Et si, malgré cet avertissement, vous veniez à tomber amoureux de mon Alma ! Sachez Dr Jung, que je me réjouirais de votre aveuglement. Vous pourriez prétendre à conquérir ce cœur si fragile. En devenir le roi. Sans aucun doute. Mais si, sur l'échiquier amoureux de la belle Alma, je suis le fou, vous ne serez jamais qu'un vulgaire petit pion de bois. Le jouet provisoire et périssable d'une reine qui ne peut imaginer vivre sans l'absolue passion de son fou.

Le 1er mars 1919

Cher Kokochkinoushko,

Le baron Viktor Von Dirsztay, ton fidèle ami, est passé hier soir. Je faisais salon. Le dos courbé, malheureux, inquiet même, il m'a rejoint, dans l'intimité bleue de mon boudoir. Viktor m'a fait part de ton désir. Me revoir. Être à nouveau ta muse, ton âme sœur, ta femme. Il a usé de tout son pouvoir pour me convaincre. Nous étions les amants éternels, indestructibles, à l'aune de Tristan et Iseult. Nous étions liés par le serment sacré des amants éternels. Tu ne pouvais choisir meilleur avocat.

Le mois dernier, c'est Aldof Loos qui me priait de venir te rejoindre à Dresde au prétexte que je serais la seule et unique, capable de susciter en toi le désir de créer. En mon absence, la source de ton inspiration se serait tarit.

Kleinlich Oskar, je reconnais bien là, les attentions fébriles d'une passion qui ne te quitte pas. Oui, nous nous sommes aimés. Oui, notre amour était fou, passionné, infiniment. Oui encore, nous avons traversé des instants fragiles où nous ne faisons qu'un, où l'art était Amour, et l'amour, Art.

Pourtant, il y a peu, j'ai entendu parlé d'une poupée de chiffon, Alma Kokoschka, que tu as faite faire à mon image. Une marionnette, grandeur nature, dont tu disposes à loisir. Il m'a été rapporté que tu lui as offert des dessous de lingerie, identiques à ceux que je porte, que tu as même choisi pour elle, les tenues des plus grands couturiers parisiens. Vous-vous promenez en calèche, aux beaux jours. Certains vous ont aperçu tels deux amants insérables, au Grand Opéra de Dresde. Cette Alma porte ton nom. Vous êtes vous mariés ?

Je ne suis pas un objet, Oskar. Je ne suis plus le jouet de ta passion. Sois en certain ! Comment as tu pu penser qu'un pauvre mannequin sans la moindre once du souffle qui m'anime, pouvait me remplacer ? N'ai-je été pour toi qu'un simple pantin à habiller ou déshabiller selon ton bon plaisir ? Un fantasme de soumission ?

C'est faire bien peu de cas de mon être, de ce que je suis, moi la femme pétillante de vie, pleine d'esprit et surtout libre de vivre comme je l'entends.

Ne m'importune plus, Oskar Kokoshka !

Je te souhaite longue vie à toi et à ta jeune et jolie femme, muette, pauvre esclave obéissante. Que vos amours durent éternellement !

Alma M.

Le 10 juillet 1919

Alma,

Mon Alma Kokoschka n'est plus. Morte, trucidée après une nuit de beuverie. Elle a fini ses dernières heures, noyée au fond de la piscine.

Reviens-moi !

*Ton Kleinlich O.
Archives Anne Tasso*

Veulettes sur Mer, mardi 17 juillet 1917.

Cher Amedeo,

Comme tous les après-midi, je suis sur la plage. Aujourd'hui il fait grand soleil avec une légère brise. Je viens de me baigner. Mais la Manche est toujours si froide ! Adossée maintenant contre la falaise, bien qu'avec tous ces galets ce ne soit pas très confortable, j'ai une belle perspective sur la mer et les gens. J'emporte toujours mon carnet de croquis, aussitôt ouvert dès que quelque chose attire mon regard. C'est pour moi comme un carnet de voyage pour m'exercer à une grande rapidité d'exécution. Par exemple, je trouve plaisant de représenter toutes ces familles installées là pour la journée autour de tentes rayées bleu-blanc.

Le matin je pose mon chevalet dans le jardin près d'un cerisier. En ce moment, je termine le portrait de Germaine représentée derrière la fenêtre ouverte de la chambre. Elle est accoudée sur le rebord, le visage contemplant l'horizon. Et porte sur la tête le chapeau cloche que nous avons confectionné quand elle est passée me voir. Il est bleu et quelques boucles de cheveux roux bouclé s'en échappent. En fond, j'ai peint la chambre avec les meubles de guingois afin d'obtenir un effet de profondeur, un peu à la manière des cubistes. Tu vas encore dire que je charge trop mes fonds. Mais moi ça m'importe ! J'aime représenter les gens dans leur réalité quotidienne et aussi peindre des paysages, différents selon le mouvement de la lumière et des saisons. Même si je ne peux en saisir qu'une petite partie.

Je continue à faire des photos. Et j'ai envie de m'en servir pour faire des collages. Je voudrais vendre les bijoux et les vêtements que j'ai créés auprès de nos amis de Montparnasse.

J'espère que ton exposition se prépare et que tout se passera bien. Et j'ai hâte de rentrer pour être présente au vernissage et aussi retrouver notre atelier de la Grande Chaumière. Je vais donc écourter mon séjour et rentrer le plus vite possible à Paris. Et puis je n'ai aucune envie de retourner à l'Académie Colarossi. Mais mes parents que vont ils en penser ?

Le soir j'ai de savantes conversations avec le chat de la maison installé sur mon lit. Régulièrement je lui demande ce qu'il pense de tout ça !

Je t'embrasse,

*Jeanne
Archives Florence Albré*

Aujourd'hui 20 juillet 1917
à l'atelier de la Grande Chaumière.

Mia cara Jeanne,

Ce matin, je me suis réveillé avant le lever du jour. Dans la cour, entendu les oiseaux déjà bavards dans les grands marronniers, l'eau qui coule, des éclats de voix ; les bruits et sons habituels. Belle séance de pause avec Chaïm Soutine, avant ton départ. J'ai sous les yeux nos deux interprétations. Tu sais que tu as un réel talent de peintre ? ! Quel inoubliable dimanche avec tous les amis venus aider à nous installer ici ! Et puis quel formidable exploit de porter ces vieux meubles dans ces escaliers aux marches qui craquent à chaque pas. Mais ce bel espace est bien vide sans ta présence. Je ne regarde que le ciel !

Léopold Zborovski m'a emmené dans sa nouvelle galerie, rue de Seine. Il expose deux de mes tableaux. Un portrait de Anna Zborovska assise sur un divan, très lumineux. Et l'autre Adrienne : femme avec frange. Paul Guillaume était présent. Ils ont dit que mon style s'affirmait. Je pense avoir trouvé ma ligne. Je veux me consacrer à la peinture et renoncer à la sculpture. Et puis surtout, Berthe Weil m'organisera une exposition personnelle dans sa galerie, cet hiver. Blaise Cendrars s'est proposé d'écrire la préface du catalogue. Je suis déjà au travail.

Nous avons revu Guillaume Apollinaire à la Rotonde. Lieu déjà prestigieux de la bohème de Montparnasse ! Il se remet lentement de sa blessure. Il nous a tous invités au conservatoire Maubel pour la première de sa pièce Les mamelles de Tirésias, sous-titré : Drame surréaliste ! La salle était archi-comble. Et c'est dans un tohu-bohu indescriptible que la représentation s'est terminée. Les « Mamelles », c'était d'énormes balles de tissu pressé. Un certain Jacques Vaché, en tenue d'officier anglais, tout d'un coup a fait irruption sur la scène en brandissant un revolver ! Peut-être pour nous rappeler que la guerre continue ?

Je dois absolument rendre visite à mon ami Maurice Utrillo, à l'hôpital. Cela fait trop longtemps qu'il y est à l'hôpital ! Hier, j'ai croisé Manuel Ortiz de Zarate qui habite de l'autre côté de la cour. Il m'a demandé si nous pouvions garder son chat quelques jours.

En ce qui nous concerne, franchement, je me demande bien ce que tu as dit à tes parents ?
Rentre vite ! Avec ton joli chapeau.

Ti bacio, Amedeo

Chère Jeanne,

En attendant un train qui me ramènera à Nice, je suis à la terrasse d'un café à Menton. Quelques tables installées sur le trottoir. A la table voisine un couple de vieux anglais boit du thé. Je vois passé des soldats blessés. Ils sont logés et soignés dans les hôtels réquisitionnés. Même si la vie semble retrouver son cours normal.

Au départ de Paris à la gare de Lyon le train était bondé. Je me suis retrouvé dans un compartiment avec des officiers italiens qui rentraient chez eux. Fatigués mais heureux à l'idée de retrouver leurs familles. Nous avons chanté la Traviata de bon cœur. Quelques paysannes aux paniers remplis de victuailles nous ont offerts à boire et à manger. Chaleureuse ambiance ! Ils se demandaient qui j'étais et où j'allais. Je leur ai dit que je me rendais à Livourne pour refaire mes papiers d'identité qu'on m'avait volés. Et que je vivais à Paris dans le quartier de Montparnasse. Je suis peintre et essaye de vivre de ma peinture. Pour passer le temps j'ai fait leurs portraits. Et j'ai eu droit à leurs félicitations. L'un d'entre eux me demanda ce que je pensais de Marinetti le futuriste. Comme je ne savais pas quoi répondre j'ai dit spontanément : C'est un génie ! Et un fou ! Et tout le monde se mit à rire !

A Menton, il a fallu changer de train. Auprès des douaniers, j'ai insisté énergiquement sur l'importance capitale de me rendre à Livourne pour pouvoir reconnaître officiellement ma fille. Malgré toutes mes explications ils n'ont rien voulu entendre. Et je n'ai pas pu passer la frontière ! Mais quand vais-je enfin avoir mes papiers ? J'enrage ! J'aurais dû écouter les conseils de quelques amis et me faire faire de faux papiers.

*J'espère un jour pouvoir vous emmener toutes les deux en Italie.
Libiamo, Ne'dolci fremiti che suscita l'amore... !*

Amedeo

Nice, rue Masséna, le 8 juin 1919.

Cher Amedeo,

Je suis assise sur un tabouret devant le chevalet vide. La lune éclaire une partie de la pièce dont les volets sont mi-clos. Il fait frais à cette heure.

*Devant moi, quelques pinceaux trempent dans leurs godets et les tubes de peinture sont étalés sur la table. Appuyé sur le mur du fond, je regarde le tableau que tu as intitulé *Le grand chapeau à la niçoise* avec lequel je ressemble à une paysanne, dis-tu.*

Je feuillette mes carnets de croquis des premiers temps à Nice. Le printemps s'annonçait. Pendant les moments où tu rendais visite à des amis peintres dans la région, je faisais alors de longues promenades dans l'arrière-pays. Dessiner un paysage me reconfortait. Et quelle luminosité ! Nous nous retrouvions dans la soirée. Et même parfois tu faisais un aller-retour à Paris. Il m'arrivait de faire le portrait de personnes croisées sur le chemin comme celui d'Eleonore accroché près de la fenêtre. Puis dans la tiédeur de l'automne je m'installais au bord de l'eau et prenais comme motif les pêcheurs tirant leurs filets hors de l'eau ou bien quelques voiliers disparaissant au loin sur l'horizon.

Aujourd'hui, avec la petite Jeanne nous avons passé un long moment sur la Promenade des Anglais jusqu'au marché aux fleurs. Les couleurs toujours splendides et éclatantes ! Les parfums de lavande et les senteurs d'épice ! Les niçois élégants et les femmes se protégeant du soleil sous leurs grands chapeaux. De l'autre côté, la mer miroitante et étale. Et déjà quelques baigneurs qui s'élancent dans l'eau.

J'ai croisé Chaïm Soutine. Nous avons échangé quelques paroles sous un palmier, évoqué ton retour à Paris. Lui-même prolonge son séjour dans le midi. Beaucoup d'amis sont déjà repartis. Ce matin rue Masséna nous avons eu la visite du peintre Anders Osterlind. C'est Renoir qui l'a envoyé après ton passage chez lui. Il avait l'intention de t'acheter une toile !

Es-tu déjà réinstallé dans l'atelier rue de la Grande Chaumière ? As-tu vu le médecin ? N'oublie pas d'y aller !

Et quels tableaux vas-tu exposer au Salon d'Automne et à Londres ?

Ne me laisse pas sans nouvelles.

Nous t'embrassons.

Jeanne

Archives Florence Albré

18 Avril 1901

Yalta

Ma petite actriçouillette, mon petit cabri, mon toutou, mon Olia, que je suis heureux de vous écrire.

Mais vous, vous ne m'avez pas encore envoyé de lettre, nous avons convenu tous les deux jours, cela fait déjà trois jours, rien, rien de vous. Sûrement, vous avez de bonnes raisons.

Tous les amis qui passent Grigorovitch, Gorki, Morozov, Bounine.....me racontent combien vous êtes une actrice extraordinaire, intelligente, fine et qu'à partir du troisième acte, grâce à votre talent, vous menez la pièce. Souvenez-vous: Macha est malheureuse, ne soyez pas triste, les gens dans le souci ne le montrent pas, ils rêvent, s'irritent. Je suis persuadé que vous suivrez ce conseil, et sans doute l'avez-vous déjà fait vôtre d'après la description de votre jeu qu'on me rend compte.

Je suis fière de vous quand je lis dans "Le temps nouveau" ou "Le réveil matin" des critiques positives sur votre travail. Rapportez-moi comment se passent les répétitions, dépeignez-moi les réactions du public, Saint-Pétersbourg n'est pas une ville accueillante pour le "Théâtre d'Art".

Quittez Saint-Pétersbourg après la semaine sainte et venez me voir avec Macha.

Ici, à Yalta, il fait une chaleur étouffante. Les arbres sont déjà desséchés. Une poussière invisible nous asphyxie.

J'ai été malade ces derniers jours. Maintenant cela va mieux. Je sors en fin d'après-midi. Je jardine.

Je m'ennuie. Peu de personnes viennent me voir. Je n'écrirai plus de théâtre. Je suis vieux.

Je vous en prie, venez me voir après les Pâques, à moins que vous n'ayez quelqu'un dans les yeux, je comprendrais ce silence. Je suis loin, malade, gâteux.

Nous passerons une semaine ensemble cet été. Nous pourrons nous rendre à Helsinki, longer les côtes du golfe de Finlande, celles du golfe de Bosnie pour atteindre la Norvège puis revenir par la Suède.

Je te serre fort dans mes bras. Je t'embrasse fort. Porte toi bien. Sois gaie. Ne m'oublie pas.

Ton Antonio

19 septembre 1901.

Cher Anton,

Anton, Anton, Anton, mon cher Anton, tu me désespères.

Je suis là effondrée dans ton fauteuil face à ton portrait, auquel tu ne ressembles pas. Aurais-tu oublié que j'existe. C'est facile de prendre comme excuse " l'argent baisse, il fait sombre, les bougies baissent " pour ne pas écrire et quand tu m'écris tu m'annonces que tu ne viendras pas à Moscou.

Que t'ai-je fait? Je ne te plais plus? Tu ne veux plus passer ton avenir avec moi? De ça il faut m'en parler. Il faut qu'on parle.

De venir à Moscou avec ta mère, tu me l'avais écrits, je t'attendais, nous en avions parlé.

Il fait chaud à Moscou en ce moment, pas de souci pour ta santé. Ta mère logera dans ton appartement rue Vieille Basmannaïa avec ta sœur et nous chercherons pour toi un endroit pour que tu puisses travailler ta nouvelle pièce.

J'ai envie de rire avec toi, de faire les fous comme nos faisons à Yalta l'été passé chez toi.

J'ai envie de passer du temps avec toi pour supporter la séparation jusqu'au printemps prochain.

Ah oui, j'apprends que tu vas sans doute voyager à l'étranger, en Afrique, sans que tu m'en informes. Quel respect!

Objectivement, là sur la photo, tu es tendre et gentil, alors ne te fais pas plus méchant que tu n'es. Tu as beau m'appeler mon actricette, c'est pour te dérober. Bien sûr tu écris une pièce où j'aurai le rôle de Macha. Je te remercie. Peut-être c'est seulement l'actrice qui t'intéresse? Alors là, il fallait mettre les choses au clair tout de suite. Et ne pas me laisser dans cette confusion.

Hier, c'était relâche, avec la troupe du "Théâtre d'art", en fin de journée, nous avons pris les chemins de traverses des collines environnantes. A chaque détour nous avons un point de vue extraordinaire: une succession de bois, de champs, de rus où s'enflammait le soleil dans les cimes des arbres. Malgré la chaleur étouffante, nous respirions l'herbe fraîche coupée et devinions au loin Moscou noyée dans la brume.

Nous avons bu et mangé, c'était très agréable. Gorki nous a présenté sa nouvelle pièce, tu l'apprécieras, oh combien ! Avec Stanislavski, Dantchenko et la troupe, nous réfléchissons à sa mise en scène.

Anton, mon cher Anton, que voulez-vous? Soyez sincère avec moi, ne me faites plus souffrir.

Je vous en supplie, débrouillez-vous, venez à Moscou fin septembre. Nous irons au Théâtre d'Art voir Gorki, Dantchenko.

Je pleure, je mange peu, je dors peu.

Venez.

Votre Olga

27 Décembre 1901
St Pétersbourg

*Anton, mon cher Anton,
Je suis fatiguée, lasse. Tu ne peux imaginer à quel point. Mon travail ne m'apporte plus le répit qu'il m'accordait avant de nous retrouver.
Ces derniers jours malgré des répétitions intenses, les repas partagés avec les familles Stanislavski et Nemirovitch, les conversations interminables avec mes amis, je tourne en rond, je rumine, je broie du noir, je m'interroge avant de m'endormir.
Que l'hiver est long. Quand nous verrons-nous? Le temps ne nous sépare-t-il pas?
Es-tu fâché que je ne puisse me libérer plus souvent? Continues-tu de m'aimer? Ne m'attends-tu pas avec impatience? Est-ce que je te manque? N'as-tu pas honte de moi qui ne peut te soutenir?
Ne dit-on pas que je ne pense qu'à moi, que je suis égoïste. Je suis une mauvaise femme, inutile à mon mari. Ces reproches je les comprends.
Je crains que tu m'oublies, mon corps, mon visage, mes paroles, ma personne, moi.
Ne regrettes-tu pas les moments que nous passons ensemble, nos fous rires, nos bêtises, nos parties de pêche. La dernière fois j'ai pris deux tanches et toi seulement une!
Anton, dis-moi la vérité. Comment envisages-tu l'avenir? Tu veux toujours un enfant de moi? Mais comment faire si nous nous voyons si peu. M'en veux-tu?
Avec le "Théâtre d'Art" nous travaillons une pièce de Nemirovitch. Nous espérons qu'elle marchera.
Il fait très froid à Saint-Pétersbourg. Le ciel gris, la pluie verglaçante. Mon Anton, tu n'aurais pu venir.
Avant de retourner à Moscou, je passerai à Yalta quelques jours. Pour la date, je t'enverrai un télégramme.*

*Mon chéri porte toi bien. Mange abondamment.
Je t'embrasse fort, fort. Je pense à toi.*

Ton Olia

30 Décembre 1901.

Yalta

Mon coeur,

Comme tu es bête, ma freluquette, ne broie pas du noir.

Ce qui nous sépare, mon Oliocha, le bacille pour moi, la passion de l'art pour toi. Nous ne pouvons rien changer.

Tu es mon épouse, très occupée, indépendante, vivante. Pas comme moi, prisonnier dans sa résidence du temps, des médecins, de la maladie.

Je suis fier de toi, mon actriçouillette, de ton investissement pour le travail de l'acteur. Ne t'avise pas de changer. Garde tes forces pour l'art. S'il t'en reste un peu, donne m'en afin que je puisse garder le contact avec la troupe des amis. Allez-vous monter "Les Petits Bourgeois" cette saison ou la prochaine?

Je te donne des commissions pour ton prochain séjour à Yalta: les bonbons au chocolat de chez Abrikasso, les harengs de chez Belev et de la pâte de fruits.

J'ai été malade. Cela va mieux. Et maintenant ma santé est prodigieuse. Je mange cinq oeufs par jour et rajoute les repas de Macha.

Le temps est mauvais. C'est l'hiver. Il fait froid, humide, ça sent la neige. J'ai sorti mes caoutchoucs.

Je m'ennuie sans toi. Tu me manques. Je supporte moins nos séparations. J'attends les babilllements

de notre enfant.

Demain je me coucherai à neuf heures pour ne pas fêter le nouvel an. La fête sans toi, ce n'est pas la fête.

Mon épouse, ne sois pas paresseuse, écris moi. N'importe quoi mais écris moi. N'oublie pas, tu connais ma colère, tu es ma femme, j'ai le droit de te battre.

Ma chérie, pour les vacances nous achèterons une datcha pas très loin de Moscou.

Je te souhaite une bonne année. Je t'embrasse fort. Te retourne dans tous les sens; Je pense à toi, très souvent. Fais de même.

Ton Antonio.

Avant ton arrivée, j'irai me faire couper les cheveux.

Archives Laure Proust

Mon cher Giuseppe,

A travers la fenêtre de ma chambre, dans cette si charmante pension, j'aperçois le petit village et ses maisons blotties, et plusieurs chemins qui serpentent doucement vers l'église et son joli clocher à bulbe. Il me semble enfin goûter au calme retrouvé après ces derniers mois à New York. Je ne cesse de m'étonner : comment suis-je arrivée dans cette pension quasi campagnarde, c'est donc bien vous qui êtes à l'origine de cette transformation dans laquelle j'ai tant de mal à me reconnaître ?

Vous savez, j'ai pris un grand plaisir à dispenser les leçons qu'on m'a pressée de donner à la Julliard School of Music, à des élèves de tous niveaux certes, parmi lesquels certains m'ont semblé assez doués, je me souviens de cette Barbara, qui pourrait aller assez loin et prétendait pourtant me pousser dans mes derniers retranchements. Mais je ne suis pas si fragile et je me suis fait un honneur de leur rappeler les grandeurs et servitudes de notre métier.

Je ne suis ici que depuis deux jours, mais on est aux petits soins pour moi, le personnel est d'une agréable discrétion, aimable, souriant. Je me repose en vous attendant. Nous irons ensemble marcher dans ces montagnes absolument magnifiques et silencieuses, le printemps arrive et je suis ravie de l'opportunité qui m'est donnée d'en profiter. Au moins, on ne viendra pas me chercher ici en Autriche. Ces derniers mois ont été si fatigants, je sens bien qu'il me faut prendre du recul. Je compte sur vous pour m'y aider, bien que vous ayez vous aussi votre lot de chagrins. Comment va votre chère fille ? Venez, nous parlerons, j'en ai besoin et vous aussi.

Le cadre de l'hôtel est sobre, tout est simple, la nourriture est bonne, la literie tout à fait confortable. Ma chambre est tapissée de boiseries patinées par le temps, on appelle ça des lambris, quel drôle de nom, ils donnent à la pièce une atmosphère très cosy, et cela me change tellement des décors habituels des hôtels où l'on me fait descendre. Des rideaux à petits carreaux rouges et blancs, festonnés, équipent une porte-fenêtre qui donne sur un balcon aux balustres de bois. Je me sens bien, la lumière est tamisée et douce, et le soir venu, dans le petit salon intime, où nul ne fait attention à moi, une flambée dans la cheminée est la bienvenue. Comme ils sont loin tous ces palaces, avec leurs draps se soie rose, les fleurs, les bouteilles de champagne. Vous n'allez pas me reconnaître, ici je dors dans de bons gros draps de coton un peu rêches mais dont l'odeur délicate m'enchanté, comme un bébé. Je suis sûre que ne m'auriez pas crue capable de ça.

Il me tarde de vous voir. Prévenez-moi vite de votre arrivée. Nous parlerons aussi de ce projet de disque en duo, de Verdi et Donizetti, dont l'enregistrement devrait avoir lieu à Londres, je ne me trompe pas ? Ensemble nous allons retrouver le plaisir de chanter.

Bien à vous,

Maria.

Cara Diva assoluta,

Enfin vous voilà devenue à peu près raisonnable, enfin vous consentez à baisser la garde, comme j'en suis heureux, cara divinita, et comme ma joie est grande à l'idée de vous retrouver dans ce havre de paix que vous décrivez, avec la naïveté d'une petite fille.

J'attends avec impatience de partager cette parenthèse nouvelle, un peu de vie qui nous ressemble si peu, enfin pour nous quelque chose d'une vie ordinaire ici-bas. Je commence à mesurer le terrible danger de cet engrenage dans lequel nous nous trouvons, vous et moi, prisonniers de l'exigence d'être tout en haut, et rançonnés par ce désir de monter, sans fin, au risque de nous rompre le cou.

Ne nous voilons pas la face, Maria, les critiques ne nous épargnent pas, et nous ne pouvons que faire profil bas. Comme j'aurais voulu vous épargner ce constat, pourtant très réaliste. Vous avez atteint des sommets, mon cher ange, c'est pourquoi je crois passionnément que vous pouvez triompher de l'adversité et que l'expérience nouvelle qui vous est proposée par le Teatro Reggìo de Turin est pleinement à votre portée. Je le sens au fond de moi-même. « Les Vêpres siciliennes », qui vous virent débiter à la Scala, vont tracer pour vous le chemin qui va vous faire approcher à nouveau la scène de l'opéra, vous donnant l'opportunité de vous y exprimer, de créer, de vous redonner un nouveau souffle.

Evidemment, je vous y aiderai, de toutes mes forces, je vous aime tant... Et je crois à cette nouvelle naissance, je vous supplie de répondre favorablement au Teatro Reggìo, il y va de votre vie, et de la mienne, je vous le jure. La tâche est grande mais tellement exaltante. Vous savez que Serge Lifar assurera la partie chorégraphique.

Au-delà de cela, cara diva, je sais que le bonheur retrouvé ira de paire avec une remontée sur scène, je vous en ai réservé la surprise jusqu'à aujourd'hui. J'ai en effet des contacts plus que concluants avec votre agent Sander Gorlinski, qui, malgré le froid passager de vos relations, envisage pour vous la possibilité d'une série de concerts à travers le monde, de même, tenez vous bien, que la production, au Royal Festival Hall, d'un unique concert d'airs et de duos d'opéra, que nous ferions... ensemble. Maria, je ne saurais être plus fier. Je suis le plus heureux des hommes.

Je ne vois pas de projets plus exaltants, dans l'immédiat, nous sommes des battants, Maria, l'art lyrique est notre vie, c'est lui qui nous la prendra et lui seul. Traitez moi comme un dieu, je vous traiterai comme un ange : laissez-moi commander.

A très vite, cher ange, il me tarde de vivre ces quelques jours au grand air – loins des grands qui nous ont tant emballés, mais minés- il me tarde de retrouver vos grands yeux dans lesquels je compte bien ne trouver aucune angoisse.

*Votre Pippo.
Archives Michèle Ligneau*

Le 17 septembre 1951
Rio de Janeiro

Très Chère Maria,

A la suite de cette merveilleuse soirée qui flotte toujours dans les airs, j'ai le bonheur de flâner paresseusement dans un autre enchantement porté par la ville de Rio, par ses rues animées le long de la plage de Copacabana, au pied du Pain de Sucre.

L'Ouro verde, ce petit hôtel familial qui donne sur l'Avenue Atlantica en bord de mer m'a accueilli comme un ami de la famille. Quatre tables accueillent ses clients dans son charmant petit jardin à l'ombre de plantes tropicales. En compagnie d'un jus de fruit de la passion et d'un bloc de papier à lettres j'essaye de glisser sous l'enveloppe qui porte votre nom la bonne humeur qui règne ici, les rires des enfants, les sourires de tout un chacun. Cette bonne humeur partagée par tous ici me transpose chez les miens, les hommes et les femmes de ma Sicile, avec tous les plaisirs d'une vie simple et joyeuse.

Cette Traviata, quelle soirée sublime, m'accompagne sans cesse. Quel bonheur, quel honneur quelle fierté d'avoir avec vous partagé ces instants sublimes, j'éprouve quelques difficultés et j'y consens volontiers à quitter cette magie.

J'étais je dois vous avouer plus qu'impressionné de m'aligner sur votre rang et de me placer sous la baguette du Maestro Serafin ; ce moment est gravé en moi pour toujours.

En flânant dans les rues gorgées de soleil, de bruit, d'animation, le regard saisi par le charme de la démarche chaloupée des beautés carioca, c'est ainsi qu'on appelle les habitants de cette ville merveilleuse, je reste perché depuis le concert sur un nuage tout rose.

Vous avez eu la gentillesse d'évoquer avec moi l'autre soir, avec toute votre délicatesse, ces terribles années de plomb qui s'agrippent encore à nous. Chacun doit-il, chacun peut-il choisir entre la guerre, la musique ou la saveur de Rio ? Il s'éloigne, je vous l'assure, ce temps des baraquements, ce camp de prisonniers en Allemagne, cette vie de réfugiés en Suisse, le passé s'efface, je vous le promets, l'avenir est un rêve délicieux qui nous emporte.

Merci mille fois d'avoir partagé avec moi cette musique sublime. Puissent nos chemins croiser à nouveau leurs notes.

Bien à vous,
Giuseppe
Archives Thibaut de Monts

Le rapt d'Evelyne

Henri grand amateur et passionné de photos en avait accumulé des centaines voire des milliers au cours de sa vie. Il avait pour habitude de les classer méthodiquement par année. S'étant toujours tenu au courant des dernières avancées techniques il avait fait l'acquisition d'appareils de plus en plus perfectionnés. De temps en temps, il avait même organisé des expositions pour ses amis. Mais un jour le numérique est apparu. Il transféra alors peu à peu les photos argentiques sur son ordinateur.

Arrivé à l'année 1957, il redécouvrit cette photo prise devant la maison qu'il habitait à l'époque à Vaucresson. Construite en pierres meulières avec un petit jardin, elle était entourée d'une palissade à mi-hauteur avec des haies bien taillées. A l'époque, dans cette rue calme avec d'autres maisons similaires c'était encore un peu la campagne. Un tilleul avait trouvé sa place presque au centre de ce jardin. Aux beaux jours on sortait une table, des chaises et on faisait la palabre autour. L'ombre que faisaient les branches tenait lieu de parasol. Quelques fleurs dans de grands pots ajoutaient des notes de couleur. Les enfants jouaient au ballon, courraient dans l'unique allée de gravillons.

Je me souviens comme si c'était hier de ce jour où Diane et Bernard étaient venus passer la journée. C'était en été, il faisait très beau et même chaud. Nous étions dans le jardin et Bernard nous filmaient sans arrêt avec sa nouvelle caméra. Il en vantait les avantages par rapport à la photographie. Le mouvement c'est le réel. Mais Henri trouvait qu'une photo laissait plus de place à l'imagination. Et que chacun pouvait se faire son sentiment personnel. Bernard décida de nous en faire la démonstration. Avec sa fantaisie coutumière il improvisa un petit scénario dont voici le déroulement : *Evelyne sa dernière fille qui n'avait que quelques mois, babillait dans son landau. Diane sa mère devait préparer un biberon dans la maison. Elle demanda à sa fille Michèle onze ans ainsi qu'au fils d'Henri de surveiller Evelyne. Mais ils ne firent pas assez attention. Henri en profite alors pour kidnapper Evelyne. Et quand Diane revient avec le biberon le landau avec le bébé ont disparu. Sur la table elle découvre alors une enveloppe : « pour Diane ». Elle l'ouvre aussitôt et dépliant le papier à lettre, elle lit ce message : « Si tu veux revoir ta fille, donne-nous trois cent millions ».*

Tous applaudirent à cette idée. Nous fîmes quelques essais et repérages avant que Bernard ne commence à filmer. La dernière prise de vue terminée nous avons bien ri. Et bien sûr nous avons hâte que le film soit développé pour voir le résultat. Le soleil commençait à décliner. Avant que les Fursac ne s'en aillent je les ai pris en photo pour marquer cette journée.

On avait fait connaissance lors de vacances sur la côte d'azur. Cet été- là nous fréquentions la même plage. Des gens très sympathiques qui venaient de créer une maison de confection.

Pour mon métier, étant spécialisé dans le fret maritime j'ai dû voyager dans le monde entier, changeant souvent de domicile. C'est ainsi qu'on a fini par se perdre de vue. A présent je me demande ce qu'ils sont devenus.

Je vais essayer de retrouver leur adresse pour leur écrire et leur envoyer cette photo.

Florence Albré

Dans quinze jours les nouveaux propriétaires arrivent, je vide la maison. Chaque tiroir ouvert est un jaillissement de souvenirs, une confrontation émotionnelle, l'impression de voir défiler ma vie. Encore un carton plein de photos, ces vieux clichés avec leur bordure blanche dentelée : les photos de nos vacances sur le bassin d'Arcachon. Tiens une photo s'est coincée entre la paroi de bois du tiroir et le papier censé le protéger. Je tire sur le recoin écorné. C'est la photo d'un couple. Je reconnais ma mère si jeune, si belle, si rayonnante, mais qui est ce bel homme à qui elle donne le bras ? Je ne le connais pas et pourtant il me paraît familier. Un flash. Ce sourire, cette stature, on dirait mon frère Pierre, mon aîné de seulement un an et demi.

Suis-je en face d'un énorme secret de famille ? Je me plonge dans mes souvenirs. Cette préférence que ma mère a toujours eu pour son aîné, le côté si bohème de Pierre par rapport à moi et nos autres frères et sœurs. Cette façon qu'avait maman de s'énerver quand papa lui demandait de faire des comptes, qu'il refusait toutes les futilités, mon père si sérieux qui adorait maman mais ne le montrait pas vraiment. Maman aurait donc eu une autre vie amoureuse avant notre naissance. Elle connaissait papa depuis son enfance et je crois qu'il a toujours été amoureux d'elle... mais qu'est donc devenu ce bel inconnu et sa caméra ? Il aurait abandonné maman enceinte ? Mais peut-être n'a t-il jamais su qu'elle l'était. Et elle aurait alors accepté de se marier avec papa...cela expliquerait la naissance prématurée de Pierre, sept mois après leur mariage.

Tout à coup j'ai l'impression d'un énorme poids sur mes épaules. Maman nous a quittés il y a six mois, elle est partie avec son secret qu'elle partageait avec papa lui aussi disparu.

Dois-je en parler à Pierre ? Qui est son père ? Vit il toujours ? Il aurait plus de 85 ans aujourd'hui ?

Je m'effondre dans l'un des fauteuils club en cuir face au vaste bow-window donnant sur le bassin d'Arcachon. Vu d'ici rien n'a changé depuis 70 ans. Cette étendue d'eau grise si calme seulement troublée par les chalands qui passent avec leurs poches d'huîtres, sur la gauche les cabanes des ostréiculteurs...

La maison est vendue, il faut tourner la page. Je ne dirai rien à Pierre, et serai à mon tour porteur de ce lourd secret de famille. Mais dois-je déchirer cette photo ? Peut-être le seul témoin de cette histoire.

Béatrice Brillion

Dans le salon, les rayons du soleil couchant s'entremêlent d'une myriade de grains de poussières. L'atmosphère est chargée de minuscules points à la luminosité capricieuse. Ils virevoltent ça et là, avant de se poser lentement, las de leur vaine chorégraphie, sur le plateau en marbre gris d'une commode Louis XV ou, sur les étagères surchargées de bibelots de la bibliothèque en vieux chêne.

Sur la table, des cartons, des classeurs, des crayons usagés. Les feuillets écornés d'un dossier ouvert depuis trop longtemps. Dans un vase en cristal de Bohème, voilé par la grisaille du temps, des fleurs séchées aux couleurs défraîchies. Un paquet de mouchoirs, des boîtes en plastique, couvercles translucides des ballotins de chocolats de Noël, garnis d'objets épars, déposés là avec une intention certaine de réorganisation. Fard à paupières, taille crayon, post-it rose vif, piles, vis, rouleau de scotch évidé, fèves de l'Épiphanie, bobines de soie multicolore, boutons échappés d'une blouse vichy des années soixante ou d'un manteau en laine mouchetée si vite oublié.

Elsa tente une ultime fois de venir à bout de ce rangement dont elle ne voit pas l'issue. Quatre vingt dix années de livres, de babioles, d'albums photo, sans compter les services à vaisselle, l'argenterie, les bibelots et autres napperons en dentelle offerts par les nombreux amis de sa mère. Mathilde, est une collectionneuse compulsive de souvenirs. Ne rien jeter est son crédo. Et pourtant, des souvenirs, elle n'en a plus guère. Ils s'échappent, virevoltant tels ces flocons dans les rayons du soleil. Il ne reste plus en trace, que des objets dérisoires, au passé poussiéreux.

Mathilde, les cheveux blancs, à la mise en plis parfaite, est assise dans son vieux fauteuil. Elle tourne lentement les pages de son album fétiche, celui de l'année 1958.

- Eh M'am ? Qu'est ce que tu ronchannes là ? J't'entends marmonner ...
- Qui êtes vous mademoiselle ?
- Maman ... je suis Elsa, ta fille ! Tu as encore oublié ...
- Elsa ... c'est un joli prénom ...

Elsa s'assoie sur l'accoudoir élimé du fauteuil. Elle regarde l'album photo posé sur les genoux de sa mère.

- Ah Maman, tu es encore à regarder cette photo ! Ne crois tu pas que tu devrais passer à autre chose ?
- Je ne comprends pas ce que vous dites Mademoiselle ...
- Ne fais pas la sourde oreille Maman, tu m'as très bien comprise !
- Il n'y a pas de mal à regarder ces photos ... il n'y a pas si longtemps qu'elles ont été prises après tout ...
- Juste soixante cinq ans Maman ! ... Un dixième de nano seconde à l'échelle de l'Univers, c'est vrai ! Mais ...

- C'était hier, j'entends encore la musique de l'orchestre de Jazz !
- Et le rire de Tom après être tombé dans la piscine ...
- Comment savez vous cela ? Vous faisiez partie des invités ?
- Maman, tu me racontes cette histoire à chaque fois que tu ouvres l'album.
- Elle était si belle ...
- Tante Agathe ?
- Oui ma sœur. Mais elle ne peut pas être votre tante ! Elle est encore bien trop jeune ...
- Maman ...
- J'avais peut-être un peu trop bu ce jour là ! Elle aussi d'ailleurs ...
- Je pense que Papa n'était pas en reste non plus ...
- De qui parlez-vous ?
- De Tom, l'homme à la caméra, collé tout contre Agathe !
- Il est votre père ?
- Ça t'a toujours arrangé de ne pas voir la réalité des choses ...
- Pourquoi vous dites ça ?
- Comment ne peux tu pas voir combien elle le dévore des yeux ?
- Elle a toujours eu le regard vif !
- Et sa poitrine si fière, sous son pull moulant ...
- C'est moi qui le lui avais prêté. Sa chemise s'était déchirée.
- Tom lui avait arrachée, dans la cuisine, entre le gâteau et les olives cocktail. Elle n'a rien fait pour le repousser. Au contraire ...
- Vous faites certainement erreur ...
- Maman, j'étais petite mais pas aveugle ...
- Je voudrais voir le film de Tom, quand je souffle les bougies.
- Non Maman ...
- Pourquoi ? Je suis tellement jolie sur ce...
- Et tu vas encore pleurer ...
- Pleurer ? Pourquoi dites vous cela ?
- J'ai beau te dire que ton mari couchait avec ta sœur, tu n'as jamais voulu me croire ...
- C'est impossible, il n'a pas pu ...
- ... jusqu'à ce que ...
- Jusqu'à ce que ?
- Que je les filme ... ils s'embrassaient ... et toi, tu soufflais tes bougies comme une enfant gâtée, aveugle à ce qui se passait juste derrière toi !
- Je demande à voir ça, Mademoiselle ! Vous n'êtes qu'une effrontée, voilà tout ! Tom ne m'a jamais trompée ...

St Paul-le-Gaultier, dans les Alpes Mancelles.

Premier de l'an 2016. Auberge de la Vieille Cloche. Partage du repas de midi. Beaucoup de personnes âgées, leurs enfants, petits enfants.

Christine, une amie d'enfance, m'interpelle, sort une petite photo.

-Tiens, regarde.

Son père, ma mère. Lui mort à Dien Biên Phu en 1954, elle dans son sommeil il y a deux ans. Christine et moi sommes bien d'accord. Ils sont beaux. Ils sont jeunes. Ils sont heureux. Ma mère m'a souvent parlé de lui, de leur enfance. Ils se connaissaient. Ils se retrouvaient dans la cour commune derrière la boulangerie de mes grands-parents et l'auberge des parents de Michel.

Une date au dos de la photo, août 1951.

Christine me rapporte que Janine sa mère lui a confié que son père et ma mère, qui ne s'étaient pas revus depuis 1945, lui militaire, elle institutrice, avaient projeté de rejoindre la rivière et de suivre le chemin de halage.

La cour de la boulangerie et de l'auberge débouche sur un large chemin de terre battue rouge. Descendre sa pente très douce, sentir sa légère fraîcheur. La terre se tasse. S'y mêlent des herbes jaunies, des pierres cassées. Sur les bas-côtés, quelques mottes de terre grise compacte, de frêles arbustes grillés aux racines moussues et décharnées. Plus bas la piste soutenue de sable, de galets blanchis. A droite du sentier s'élève une colline vert-piteux, herbeuse, couverte de pommiers sauvages et d'arbres nus, efflanqués. De chaque côté d'épaisses haies de ronces, de mûriers. A gauche derrière ces barrières végétales, des roseaux, des saules. Tournant le dos à la colline, le chemin devenu étroit, protégé des murs épineux, s'ouvre sur la Sarthe.

Les raies de lumière traversent les branches, miroitent sur la rivière endormie.

Au loin, très au loin, en amont, un petit pont de bois.

Laure Proust

Nos tasses de café

Boisson venue de l'Arabie Heureuse,
Des plateaux du Mozambique, du Laos.
Petites graines rouges cueillies par des multitudes
Triées, écrasées, grillées,
Pour finir dans les tasses du monde entier

Avec ou sans sucre,
Avec ou sans marc,
Marc dans lequel se lit l'avenir.
Café, kawa, coffee...
Symbole d'hospitalité.

Puis-je vous offrir un café ?

Un bruit sous les herbes

Brins d'herbe qui s'affolent
Un lézard émerge et se cale
Immobile sur une pierre
Soleil d'été brûlant
La peau s'imprègne d'une douce tiédeur
Lumière rouge derrière les paupières
Chants des cigales, stridulations des grillons
Senteurs du thym, du romarin

Douze coups au clocher voisin

Moment délicieux

Béatrice Brillion

Plaisir du silence

Gît le plaisir du silence,
La danse des myriades
A l'orient du soleil.

Clair obscur

Vit le cœur de l'infante
La fleur des poussières
Au fil des comètes

Éclat des ténèbres

Rit la gueule des hyènes
Le frisson des aulnes
A la noirceur lunaire

Lueur d'espoir

Crie la plume du poète
La vie en soupirail
Au scintillement des scories

Gît le plaisir du silence

Un peu de ...

Un peu de lune
Pas trop, mon tendre amour
Juste un nuage

Un peu de ciel
Pas trop, ma belle enfant
Juste une éclaircie

Un peu de pluie
Pas trop, mon doux zéphire
Juste un effluve

Un peu de soleil
Pas trop, mon bel oiseau
Juste un pépiement

Où cours-tu, petit bourdon ?

Anne Tasso

Texte croisé-1

Où cours-tu petit bourdon ?
Vers la terre nourricière.
Pour butiner, au bord des chemins
Et dans les champs, les coquelicots.
Et les roses parfumées
Dans les jardins de Babylone.
Là où les sources coulent en abondance.

Florence Albré

Texte croisé-2

Je ne suis que des mots.
En absence, ton silence.
Le bruissement de la lande
Le glissement des elfes

Je ne suis qu'une aube verte
Ton cœur en ruine
A coup de bec, les mouettes.
Un claquement sec, se fond ta silhouette.

Je ne suis qu'une promesse
La mort en refus
Un appel aux gémissements de l'être
Un appel à rompre et à renaitre

Je suis la mouette
Je suis la mer
Je suis le vent
Je suis le souffle
Je suis la liberté

Anne Tasso

Comment dire cela ?
Les mots n'y arrivent.
Laissez venir le souffle.
Des bribes,
A fleur de peau.

Florence Albré

Les Paulownias

A la fenêtre, de hautes façades blanches,
Et toutes les nuances de vert dans le jardin.
Sur les Paulownias, une profusion de fleurs violet- clair.
Et innombrables, les pâquerettes dans l'herbe vive.
Du ciel bleu sans nuage,
Un rayon de soleil traverse la cuisine.
Le sifflement de la bouilloire s'est tu.
Posés sur la table une tasse de café chaud,
Un bouquet de fleurs séchées
Et un bel assortiment de miel
Accompagnent une resplendissante brioche
Tout juste sortie du four.

Florence Albré

Mazzola

Assise dans le jardin aux malices,
Face aux montagnes en arc-en-ciel,
Et des villages en miniature, aux toits rouges,
Disséminés parmi les méandres du maquis.
Pendant que le lézard flemmarde entre deux pierres,
Des papillons blancs se posent délicatement
Sur l'unique pied de vigne.
Dans l'ancienne châtaigneraie, le chat du fils du propriétaire miaule.
Il ne connaît pas encore les grands espaces de liberté.
Les villageois prennent le frais sur la route déserte.
Et près du vieil arbre, au tronc épais, à l'aspect touffu,
Le petit cimetière familial, toujours hors du temps.
Plus loin, l'église romane avec son clocher à trois étages ajourés.
A la tombée de la nuit, on franchira à nouveau la grille verte du jardin.

Florence Albré

Les bords de Marne.

Sur la rivière,
Une barque s'éloigne.
Dans l'inachevé du jour,
La neige tombe
Sur le chemin de halage.
Un corbeau a pris son envol
Vers les hautes branches
D'un arbre dénudé.
Un peu de lune
Se reflète sur l'eau.

Florence Albré

Comment dire cela ?

Les mots

Des poissons-vives irisés

Hors des filets

Va et vient

De l'écume

Du souffle

Des bribes

Laure Proust

Les plaisirs de la porte

Devant la porte
Griffue par le chien
Tu attends.
La radio
Muette
Les odeurs de cuisine
Disparues
La clef
Perdue
T'interdit
De pénétrer
La maison de l'enfance.

Laure Proust

Crépuscule.

Les battements du cœur de la ville s'apaisent.
Vitrines endeuillées, automobiles esseulées, piétons tardifs.
S'éloignent les éclairages hachés, les néons aveuglants, les paysages assourdissants.
La ville reprend son souffle.
La voûte céleste se rapproche des fumées échappées des cheminées de l'usine
d'incinération des déchets de la région.
La terre irradie ses forces enfouies.

Nez en l'air, j'ajuste mon pas au clair de la lune et déambule dans la ville.

L'automne.

Dans un ultime effort avant d'hiberner, la nature flamboie.
Elle colore la ville, la jaunit, la verdoie,
la rougit, la dore.
Street-art authentique.
Nous apostrophe.
La lumière délicate caresse notre peau. Appelle nos yeux qui ne peuvent s'en
détacher. Nous enveloppe de sa chaleur prévenante. Ni trop chaude, ni trop froide.
Des pluies fines irisent la ville et les grosses gouttes des averses rebondissent, tel des
lièvres chassant leurs proies.

Chaussée de caoutchouc,
Je claque des pieds dans la boue,
Les flaques.

Laure Proust

Le cimetière des protestants.

Vivant est le cimetière des protestants.
Fringant.
Les locataires sont protégés par d'immenses fusains érectiles et des cèdres bleus dont les faites emmêlés font barrage aux agressions climatiques.

Eternel.
Pas de fleurs coupées mais de petits carrés de pelouse,
de lierre, bambous, papyrus, troènes taillés très courts.
Habité par un silence enjoué.
Les mouettes crient, les pies se chamaillent, les tourterelles roucoulent,
les merles sifflent.
D'autres oiseaux gazouillent.
Tous cachés.
Au loin bourdonnent les voitures, chuinte le tram.
Je déambule, lis les épitaphes, découvre le quartier des peintres. Et aussi,
dispersés, les caveaux d'anciennes familles, d'illustres médecins.
A l'abri des lumières veloutées, des berceuses chuchotées,
La vie bouillonne
Offre son spectacle aux gisants.

Je me ballade insouciant, dans le corps du cimetière.
Tout flamboie, décroît, croît,

Chaussée de caoutchouc
J'enfonce
Le sol
Protégée de la claire obscurité
Enrobée d'une vague solitude
La peau caressée
Le corps irradié
Ivre de raies de lumière
De berceuses inaudibles

J'appelle mes morts.

Laure Proust

Je marche à travers le poème d'Anne.

Clair obscur
Eclats de ténèbres
D'où te viens cette lueur d'espoir
Toi la fille au cœur d'infante
Si tendre
Prisonnière entre les bras des aulnes
A l'assaut de ta forteresse ténébreuse
Entends-tu le cri des hyènes
Oublie-les
Vois-tu au bout du tunnel
Cette lueur blanche
Qui t'appelle
L'espoir est là
Cède à sa clarté
 à l'obscur lueur
 au frisson rassurant
La lune veille
Les gueules obscènes sont vaincues
Elles détestent le silence
 Danse danse
 Ecoute la clameur du poète
Au loin
Qui t'appelle
Rondeur lunaire
Brillance.

Michelle Ligneau.

Je m'engage sur les traces de Jean-Claude Villain.

Reviens encore.
Je ne sais quels mots mettre sur ton absence.
Je ne sais comment m'habituer à tes silences.
Tes départs dans les matins d'aube verte.
Silhouette perdue dans la brume.
Tu n'as rien dit.
Des branches ont craqué.
Gémissements sur la lande.
Rochers humides.
Un elfe a-t-il glissé ?
Le bruit de la mer comme un cœur qui s'apaise.
Cœur blessé.
Des battements encore.
Refus de la mort.
Le cri strident des mouettes.
Leurs appels à la liberté d'être, de rompre et de renaître.
Coups de becs contre coups du sort.
Encore.
Reviens encore.
Les matins sont pleins de promesses.
L'aube toujours.
Le vent encore et encore.
Qu'il t'emporte loin.
Je respire.
Il me porte.
Souffle.
Un nuage a crevé.

Michelle Ligneau.